

L'exemple du Parisien devint contagieux. Tous les prisonniers se trouvèrent tout à coup des élèves de Gros, de David, de Géricault. Il n'y avait là que des grands prix de Rome, que des médaillistes de l'école des Beaux-Arts.

Le despote eut tout à coup à sa disposition quarante ou cinquante artistes. Il les mit sous la direction du Parisien, lequel s'empressa de demander à son altesse un programme.

—Il me faut la Mecque, le tombeau de Mahomet, mes principales victoires sur terre et sur mer ; tout ce que tu voudras ensuite.

Le Parisien ne se le fit pas répéter.

—C'est compris, dit-il, vous serez content.

On fit venir des pinceaux, des couleurs ; le palais fut abandonné à notre audacieux ordonnateur, qui donna carrière à son imagination. Il exécuta et fit exécuter le plus étonnant panorama qui ait jamais été étendu sur de royales murailles.

Pour faire le tombeau de Mahomet, il peignit le tombeau de Napoléon à Sainte Hélène. Comme la religion musulmane défend de reproduire par le dessin des figures, on ne vit, dans

ses batailles navales, que des barques lançant de formidables bordées, mais sans un seul artilleur. Les boulets se croisent dans tous les sens, la fumée est rougie par le feu !...mais pas un bras, pas une jambe, pas le moindre nez de combattant !...

Se rappelant les jeux de son enfance, et s'inspirant des souvenirs de la lanterne magique, notre artiste ajouta *monsieur le soleil et madame la lune, mesdemoiselles les étoiles*, etc., mais sans leur donner d'yeux, d'oreilles et de bouche. Il rappela les merveilles de la nature, les volcans, les orages, les tempêtes, le jour et la nuit.

Il paraît que le dey fut enchanté. Heureusement pour le Parisien et ses aides, on n'entraîna pas dans le palais. Les curieux, par conséquent, n'avaient pas occasion d'exercer leur critique. Les pauvres diables conservèrent leur tête, et, les évènements aidant, il a été permis plus tard à un véritable artiste de faire connaître le résultat de cette lutte intéressante entre l'ignorance et la nécessité.

CH. D'ARCY.

LA PEAU DU LION.

I



NOTRE Compiègne et Verberie on aperçoit au bord de la route une maison isolée bien connue des riverains de l'Oise et de la forêt royale, car c'est là qu'ils trouvent un abri, moyennant finances lorsque, attirés hors de leurs pénates par quelque fantaisie vagabonde, ils viennent

attendre au passage les voitures publiques.

En 1838, à la fin d'une belle soirée de septembre, un homme vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'une casquette de fausse loutre jouait ainsi le rôle de voyageur expectant. L'arrivée d'une diligence allant à Paris mit fin à la faction qu'il montait depuis plus d'une heure à la porte du cabaret, où l'état de sa bourse lui avait probablement défendu de demander l'hospitalité. Une des personnes qui occupaient l'intérieur de la voiture étant descendue, il prit sa place, échange qui fit froncer le sourcil à deux femmes encore jeunes entre lesquelles il dut s'asseoir et dont la mauvaise humeur était facilement expliquée par le contraste qu'offraient le remplacé et son remplaçant.

Autant, en effet, celui-ci paraissait déplaisant et rustique avec sa figure brulée par le hâle et ses vêtements parfumés de tabac, autant le premier, malgré la simplicité de son costume, semblait poli et bien élevé. C'était un homme d'une quarantaine d'années qui avait l'air plus jeune ou plus vieux que cet

âge, selon qu'on examinait particulièrement l'ensemble matériel de ses traits ou l'expression de sa physionomie. Son regard était habituellement si calme, son sourire même avait une retenue si grave, qu'on éprouvait une sorte de mécompte en ne trouvant ni rides à son visage ni cheveux gris sur sa tête. Ce contraste d'une verdeur physique incontestable et d'une apparente maturité morale eût peut-être choqué les observateurs qui, sur la foi d'un dicton vulgaire, prétendent que la lame de l'esprit use toujours le fourreau de la chair et rendent ainsi la santé du corps solidaire de celle de l'âme. En voyant ici le fourreau en si bon état, sans doute ils eussent jugé la lame assez mal aiguisée : auraient-ils eu raison ? C'est ce que fera connaître la suite de ce récit.

À l'arrivée de la diligence la maîtresse du cabaret avait paru sur le seuil de son établissement. En reconnaissant à la lueur des lanternes de la voiture le voyageur qui venait d'en descendre, elle s'avança vers lui d'un air empressé.

— C'est vous, monsieur Servian, lui dit-elle avec la volubilité particulière aux femmes de sa profession ; qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu dans notre pays ! Vous venez sans doute chez le colonel Herbelin ? Vous y trouverez votre neveu, monsieur Cambier... Cette année je dis Monsieur, car c'est un homme maintenant, et l'on peut dire un joli garçon.

—Félix fait bien de profiter de ses vacances, répondit le voyageur en souriant ; il vous a sans doute dit madame Ribois, qu'il entre à Saint-Cyr dans six semaines.

—En attendant, reprit la cabaretière, je vous réponds qu'il s'en donne à cœur joie et qu'il fait prendre de l'exercice aux